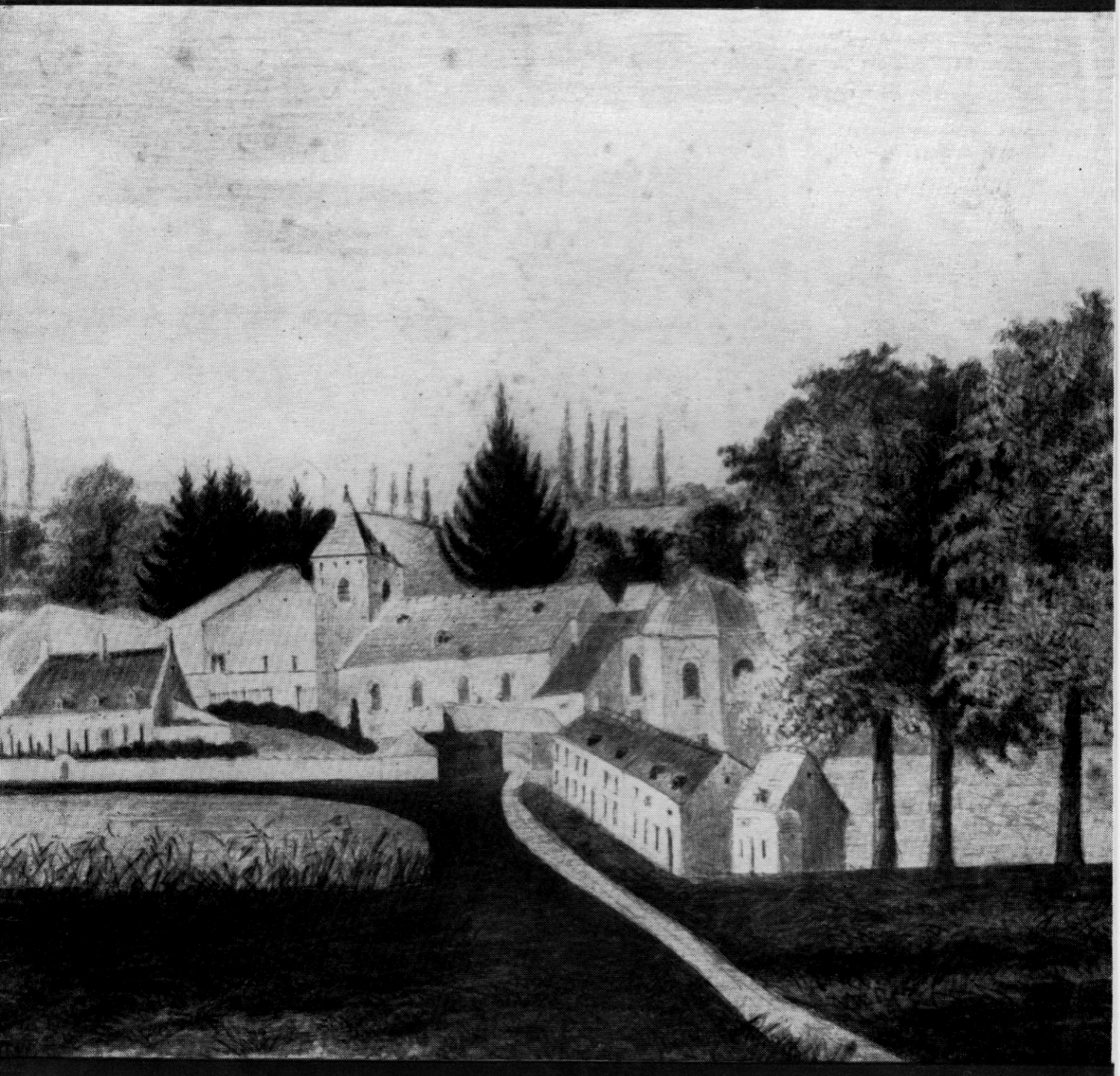
ENTRE SENNE ET SOIGNES 22

Trimestriel XXII - 1975 7ème année



entre senne et soignes

Art — Histoire — Folklore — Tourisme

Revue trimestrielle publiée par la

SOCIETE D'HISTOIRE ET DE FOLKLORE D'ITTRE ET ENVIRONS

Alsemberg - Beersel - Bois-Seigneur-Isaac - Bornival - Braine-l'Alleud - Braine-le-Château - Braine-le-Comte - Clabecq - Ecaussinnes - Fauquez - Hal - Haut-Ittre - Ittre - Nivelles - Oisquercq - Ronquières - Tubize - Virginal - Waterloo - Wauthier-Braine.

Rédaction - Administration : Jean-Paul CAYPHAS
« La Vigne »
rue de la Montagne 28, 1460 Ittre
Tél. 067/64.60.16

ORGANISATION MONDIALE DE LA PRESSE PERIODIQUE MEMBRE

Editeur responsable : Pierre HOUART

Centre International de Documentation
rue Belliard 220, 1040 Bruxelles - Tél. 02/734.51.74

ABONNEMENTS : Pour 1969 : les nos 1 et 2 : épuisés
le no 3 : 50 frs; le no 4 : 50 frs

Pour 1970, 1971, 1972, 1973 et 1975 :
Abonnement de l'année :
100 frs (3 numéros)
Pour 1974 : 120 frs

Pour 1976 (3 numéros) :
Abonnement Ordinaire : 120 frs
Abonnement de Soutien : 220 frs
Abonnement d'Honneur : 400 frs

à verser au C.C.P. 000-0935386-15 de M. Jean-Paul CAYPHAS, à 1460 Ittre.

Notre cliché de couverture :

Une partie du village d'Ittre vers 1860. On aperçoit la rue des digues qui n'est encore qu'un long ruban près de l'étang qui justifie son nom. Au centre, la jolie église avec son chœur de forme octogonale. La grange, qui semble accolée à l'église, est un des derniers bâtiments de la basse-cour du château. On voit la cure qui n'a pas encore reçu son exhaussement. La maison communale n'est pas construite.

(Coll. F. Ballant).

MEMBRES DE SOUTIEN (fin).

Monsieur et Madame Victor DELESTIENNE, Ittre.
Monsieur et Madame Raoul DEMOULIN, Ittre.
Le SYNDICAT D'INITIATIVES DE RONQUIERES, Ronquières.

LA MARÉCHALE DE SAINT-ARNAUD

* * *

Le mariage de l'Empereur et l'expédition d'Orient

PUISQUE la France avait la chance de posséder un Empereur, il fallait le marier. La situation était beaucoup plus claire que du temps de Napoléon Ier. Son neveu était libre, il était séduisant et portait allègrement ses quarante-deux ans.

Les origines modestes des Bonaparte ne constituaient plus un obstacle à une alliance princière. Il y avait des précédents, particulièrement chez ses cousins Beauharnais qui avaient tous fait d'éclatants mariages. Mais l'Europe monarchique boudait ostensiblement l'ancien carbonaro et ne croyait pas à la solidité de son régime. Aussi, lorsque Napoléon III se mit en tête d'épouser une jeune Espagnole de grande famille, mais affligée d'une mère intrigante et mêle-tout, cette initiative déclencha-t-elle des « mouvements en sens divers »...

La Comtesse de Montijo était cousine proche de Madame Dubois, belle-mère d'Octave de Trazegnies. Très internationale, cette Américano-Irlandaise partageait son temps entre Madrid et Paris. Ses deux filles, Paca et Eugénie, belles et racées, joignaient à une très grosse fortune une jolie collection de grandesses et de duchés. En dépit de l'alliance de Paca avec le Duc d'Albe et d'un cousinage flatteur pour son frère, la Maréchale se rangea tout de suite dans le camps des adversaires du mariage de l'Empereur. Quelles pouvaient être ses raisons ? D'aucuns disent que Louise de Trazegnies avait autrefois connu Eugénie lorsqu'elles étaient toutes deux au Sacré-Cœur de la Rue de Varennes. Aucune sympathie ne la poussait vers sa cadette qu'elle appelait dédaigneusement « la petite Roussette ». Mais un passage d'une lettre de Charles de Trazegnies à sa dernière fille la Comtesse de Mercy-Argenteau est plus révélateur : « Eugène (1) est parti hier pour Paris où il doit être arrivé vers cinq heures et aurat (sic) dîné avec Louise. Si il veut, comme je le lui ai fortement conseillé sortir de ce quand (sic) à moi, il est à présent en passe de se donner un air des plus favorable, mais pour plaire à une espagnole telle que Mlle de Montijo il faut être vif et si il se tient froid, il ne réussirat (sic) pas. J'ai connu à Madrid sa mère et cette dame ayant appris que Louise était ma fille, elle s'est liée avec elle à cette occasion ». Le vieux Marquis d'Ittre aurait-il comploté avec son amie d'unir Eugène à Eugénie ? La lettre est du 28 novembre 1852. 20 jours plus tard, c'étaient les grandes chasses de Compiègne et la rencontre avec Napoléon III. On imagine dans ce cas le dépit qu'aurait pu éprouver Louise de voir son frère évincé de la sorte.

Madame de St-Arnaud avait pour alliés le vieux Roi Jérôme et Persigny, tandis que les Morny, Fleury, Ney et autres Fould, poussaient Napoléon III à épouser la femme qu'il aimait. La Maréchale aurait voulu que son mari prît position contre le projet impérial. Mais ce dernier était trop fin pour ne pas prévoir que l'Empereur, le doux entêté

(1) Eugène de Trazegnies (1820-1874), frère cadet de la Maréchale. Il épousa en 1853 Victorine Ventura de Mandy, fille unique d'un illustre général au service de Ranjit Singh, Souverain du Pendjab.



Le sultan Abd-ul-Medjid, souverain de l'Empire turc.

de la Reine Hortense, ne modifierait pas ses intentions sous la pression de conseils étrangers. Il engagea sa femme à se modérer et adopta lui-même à l'égard de la future Impératrice une attitude courtoise, neutre d'abord, nettement dévouée par la suite.

Il ne faut cependant pas s'étonner si, au moment du départ pour les chasses impériales de Compiègne, le 19 décembre, Louise ne voulut point accompagner le Maréchal. Une grippe vint, fort à propos, lui fournir un prétexte pour décliner l'invitation.

Or, l'Empereur n'entendait pas se priver de la présence de la Maréchale de Saint-Arnaud, très habile tireuse; comme l'écrit Louis Bertrand, Napoléon III se montra toujours très empressé auprès d'elle : « il lui devait la couronne et peut-être la vie. Sans cette sage suggestion (la date du coup d'état), il est probable que l'entreprise échouait. C'était le prétendant enfermé à Vincennes et sans doute fusillé. On comprend donc ses politesses aussi bien pour la femme que pour le mari ». Il devait y avoir chasse à tir le 21, puis le 23 et Napoléon III insista : « Tellement demandée, tellement désirée par l'Empereur et par tout le monde », la Maréchale reçut l'ordre télégraphique de venir de suite. Elle se résigna ».

Mais, si Louise connut ses heures de gloire, les lendemains durent lui paraître cruels. L'anecdote est fameuse : Un jour que, dans le Parc de Compiègne, Mesdames de Saint-Arnaud, Drouyn de Lhuys et Fortoul se trouvaient en compagnie de la « petite Rousette », elles ne lui cachèrent pas leur hostilité. Eugénie de Montijo alla se plaindre aussitôt à l'Empereur. Tranquille et souriant, celui-ci écouta la belle plaignante et, bien en vue des trois révoltées, arracha d'un arbuste quelques branches flexibles, en fit une

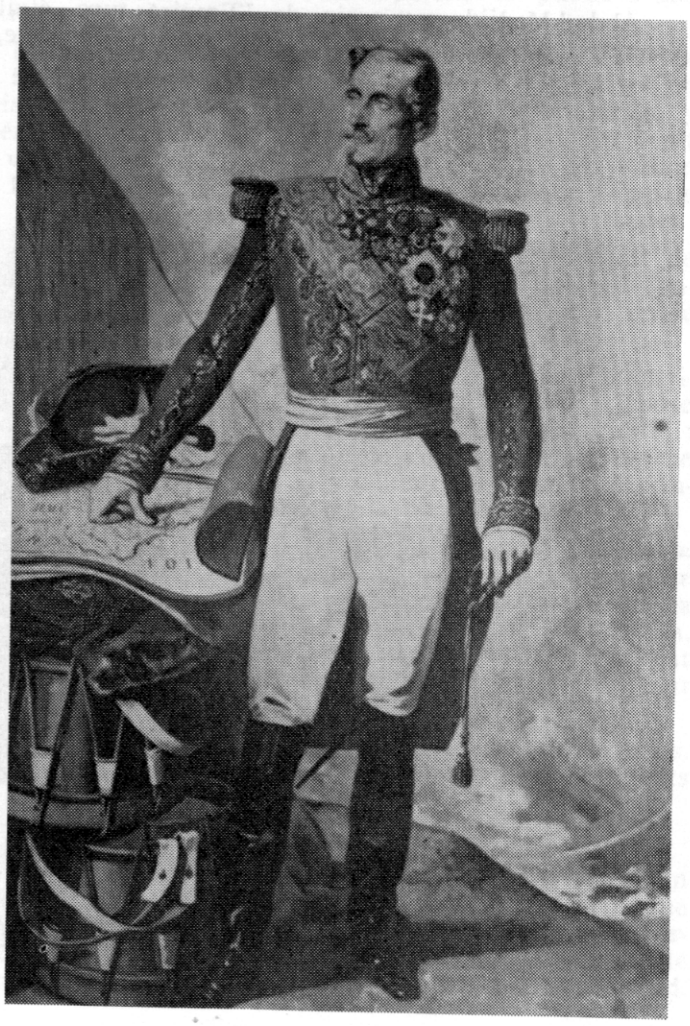
couronne et la posa sur la tête de celle qu'il aimait, disant d'une voix retentissante : « En attendant l'autre ». Nul doute que Louise fût parcourue d'un petit frisson désagréable. L'Empereur ne tarda pas à épouser la belle Espagnole et la Maréchale se vit pour toujours écartée des plus hautes fonctions de la Cour.

Napoléon voulut néanmoins montrer sa bienveillance et son amitié au Maréchal de Saint-Arnaud en dotant généreusement sa fille Louise qui épousa aux Tuileries, en sa présence, Maurice de Chastenet, Marquis de Puységur.

Au début de 1853, la santé du Maréchal qui, depuis longtemps, laissait à désirer, connut une aggravation brutale. Il obtint de laisser vacant son ministère et partit avec sa femme à Hyères. En passant à Lyon, il y rencontra le Maréchal de Castellane, qui fut très frappé de sa mauvaise mine et qui écrivit dans son journal : « Il est dans un état à peu près désespéré ». Une crise faillit l'emporter durant son séjour à Marseille. Dans sa solitude d'Hyères, il fit son examen de conscience. Aidé par la Maréchale, dont la piété eut toujours des aspects militants, il revint cet hiver à une foi chrétienne oubliée depuis son enfance. Sitôt rétabli, l'âme blanchie par la lessive du bon curé d'Hyères, le Maréchal retourna à Paris exercer ses fonctions de Ministre.

*
* *

Les Européens n'avaient jamais beaucoup aimé les Turcs, c'est le moins qu'on puisse dire. Pourtant, lorsque le Tsar Nicolas I[er], envahit les Principautés Danubiennes dans



Le Maréchal de Saint-Arnaud, Chef de l'expédition militaire en Crimée.

l'intention non dissimulée de s'emparer d'Istambul et des Détroits, l'Angleterre et la France s'agitèrent. Même l'Empereur d'Autriche, qui devait son trône à l'intervention des troupes russes en 1849, voyait d'un très mauvais œil son protecteur abattre sans coup férir l'ennemi héréditaire.

Les Puissances éprouvèrent une compassion bruyante pour la malheureuse Turquie et décidèrent, avec des larmes de crocodile, une intervention militaire. Napoléon III, désireux d'assurer son prestige de souverain parvenu, fournit la contribution la plus importante : une armée de 50.000 hommes jumelée aux 25.000 Anglais de Lord Raglan. Le commandement suprême en fut donné au Maréchal de Saint-Arnaud.

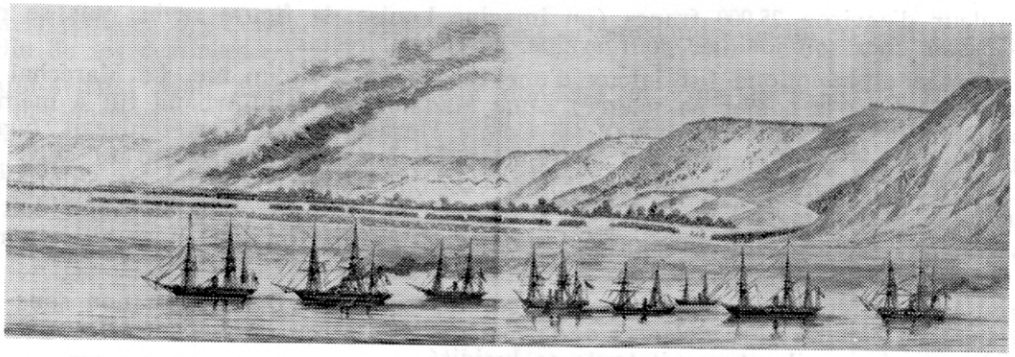
Cette nomination à un poste difficile entre tous, celui de conduire une guerre où la France jouait son prestige, montrait la confiance et l'estime qu'avait l'Empereur pour son Ministre. On connaissait la mauvaise santé du Maréchal, et pourtant, Napoléon III n'hésita pas à lui confier l'exécution d'une tâche, qu'il fallait accomplir à des milliers de kilomètres de la Métropole, dans des conditions encore indéterminées. Le petit caporal lui-même s'était cassé les dents contre l'ours russe. Saint-Arnaud réussirait-il à briser le Tsar de fer ?...

Les flottes françaises et anglaises prirent la mer et débarquèrent en mai 1854 à Gallipoli puis à Varna. Les Russes reculèrent jusqu'aux plaines de la Dobroudja en Roumanie, où le front se stabilisa. Cependant, l'Etat-Major allié se fixait à Constantinople où le Généralissime Omer-Pacha se joignit aux chefs militaires occidentaux. Madame de Saint-Arnaud s'était installée dans la superbe résidence de Yeni-Keuï, située au sud de Stenia et mise à sa disposition par le sultan.

Abd-ul-Medjid, souverain de l'Empire turc, était, au dire du Comte de Clermont-Tonnerre, officier du Maréchal, un excellent homme, plein de mansuétude, de bonté et



Un conseil de guerre du Maréchal de Saint-Arnaud.



La Bataille de l'Alma.

d'intelligence, « bref tout ce qu'il faut à un souverain ». Ami du progrès raisonnable, la force seule et l'argent lui manquaient (1).

Le Maréchal put écrire : « Il (le Sultan) a galopé deux fois et Il est venu saluer la Maréchale qui assistait en voiture à la revue. Il lui a dit des choses fort gracieuses et lui a offert son kiosque à Thérapia. C'est un palais des Mille et une nuits, avec des jardins féériques. La Maréchale a accepté et s'y installe le 26. Elle sera très bien pendant mon absence. En hiver, elle ira à Péra, à l'ambassade. Le Sultan parlant en public à une femme chrétienne, c'est une révolution ».

Saint-Arnaud devait partir pour la Dobroudja. Cette idée ne l'enchantait pas, d'autant plus que son grand projet était de frapper un coup décisif en surprenant les Russes en Crimée et en neutralisant leur puissante base navale de Sébastopol. Son entourage y était fort hostile. L'avenir devait démontrer la justesse des vues du Maréchal. En dépit de la maladie qui le minait, il était vraisemblablement le seul à avoir une idée souveraine de la situation. Son collègue, Lord Raglan, vétéran de Waterloo, ne parlait que l'anglais (le Maréchal était parfait bilingue) et manquait tout à fait d'envergure.

Le Commandant en Chef souffrait cependant mort et passion. Sa maladie tenait de l'angine de poitrine et de l'inflammation des intestins. Par moment, disait le Général Canrobert, il se tordait dans des convulsions horribles. Quelques minutes plus tard, on le retrouvait souriant.

Vers le 15 juillet, une épidémie de choléra se déclara à Varna. La Maréchale terrifiée demanda avec insistance de venir retrouver son mari. La réponse fut que la chose n'était « ni convenable, ni possible ». Saint-Arnaud avoua tristement au Docteur Cabrol : « Quelle existence que celle de ma pauvre femme qui me supplie de l'appeler auprès de moi, et aux prières de laquelle je résiste par devoir car je dois donner, le premier, l'exemple de ce sacrifice à la cause que nous poursuivons ».

Néanmoins, lorsqu'il revint un peu plus tard à Constantinople, il trouva la Maréchale en très grande faveur auprès du Sultan. Récemment, elle avait été l'objet de l'honneur inusité d'être reçue au sérail, où Sa Hautesse lui présenta ses femmes légitimes et ses huit enfants. Elle fut également invitée aux noces de la fille du Sultan, la Princesse Fatma, réputée fort laide, avec le fils de Reschid Pacha; de telles attentions étonnèrent d'autant plus que ce mariage, pour les Turcs, était un événement autrement important que n'eût été une grande victoire.

Enfin, au dîner de mariage de la Princesse, qui ne comporta pas moins de 25 plats, le Sultan fit remettre à la Maréchale, par la grande trésorière, un diadème en diamants

---

(1) Chose unique dans les annales de la France et de la Turquie, il était le cousin éloigné de... Napoléon III. Sa grand-mère, Aimée Dubuc de Rivery, créole de la Martinique et cousine de l'Impératrice Joséphine, avait été toute jeune enlevée par des pirates barbaresques et vendue au Sérail du Grand Turc. Elle y fit une belle carrière puisqu'elle devint la Sultane favorite et mit au monde le Sultan Mahmoud II, père d'Adb-ul-Medjid.

d'une valeur d'environ 25.000 francs (on imagine Louise, la figure ravie, puis se précipitant le soir chez son joaillier pour évaluer le cadeau reçu...).

Le Monde diplomatique fut jaloux d'une faveur aussi étonnante. Le Maréchal pouvait écrire (avait-il le collier en main ?) « que Madame de Saint-Arnaud fut à même de bien seconder les vues de la France »; le Comte Horace de Viel-Castel jugeait, quant à lui, que la femme du Commandant en Chef et les autres Françaises ayant suivi leurs maris en Orient, s'agitaient beaucoup trop à Constantinople. « Madame de Saint-Arnaud a reçu du Padischa un collier de 100.000 francs, ce qui prouve qu'un militaire doit être marié, car sa femme a pour mission de ramasser les fruits qu'il ne pourrait honorablement cueillir ».

Saint-Arnaud repartit à la guerre et à ses marais de la Dobroudja, non sans subir les attaques de plus en plus violentes de la maladie. Les crises devenaient affreuses, mais, durant les accalmies, il retrouvait toute sa lucidité.

Tandis qu'ils passaient leur convalescence au palais de Thérapia, le Prince Napoléon et le Duc de Cambridge se montrèrent peu favorables à l'expédition de Crimée, dans des conversations privées qu'ils eurent avec la Maréchale de Saint-Arnaud. Ils donnèrent librement leur opinion, et la Maréchale, au lieu de garder le silence sur des confidences plutôt pénibles pour le Commandant en Chef, dont la sensibilité douloureuse était à respecter, les lui révéla.

Saint-Arnaud, furieux, répondit : « Les valets de l'armée critiquaient Turenne et Condé. Je dois être bien heureux et bien fier d'être critiqué par des princes du sang... Ils seront bien petits quand je serai maître de la Crimée, et ils viendront me remercier. En attendant, ne te tourmente pas et aie confiance en ton mari ».

Louise n'eut pas longtemps à se tourmenter. L'expédition de Crimée fut décidée en dépit des jérémiades des altesses impériales et royales. La lenteur des Anglais empêcha que le débarquement se fit près de Sébastopol. Les Russes en profitèrent pour fortifier les hauteurs de l'Alma, devant lesquelles la flotte alliée mouilla le 14 septembre 1854. Il fallait absolument une grande bataille pour franchir la rivière. Le Maréchal était mourant, mais il voulut néanmoins présider à cette journée décisive.

Il n'est pas dans mon propos d'entrer dans les détails de la journée. Disons simplement que l'image de Saint-Arnaud que nous offre Tony Richardson dans son film « La charge de la brigade légère », est fausse de bout en bout. Le Maréchal, en proie à des souffrances abominables, ne cessa de parcourir le champ de bataille et de diriger les opérations, qu'une fois la défaite des Russes accomplie.

C'était une victoire éclatante : la première grande victoire européenne de la France depuis l'humiliation de Waterloo. Le rêve du Maréchal était réalisé. Il eût voulu marcher tout de suite sur Sébastopol, mais les Russes, dans un geste désespéré, firent sauter une partie de leur flotte et obstruèrent l'entrée du port. Un très long siège s'annonçait. Saint-Arnaud avait présumé de ses forces. Trois jours après, c'était l'agonie qui commençait.

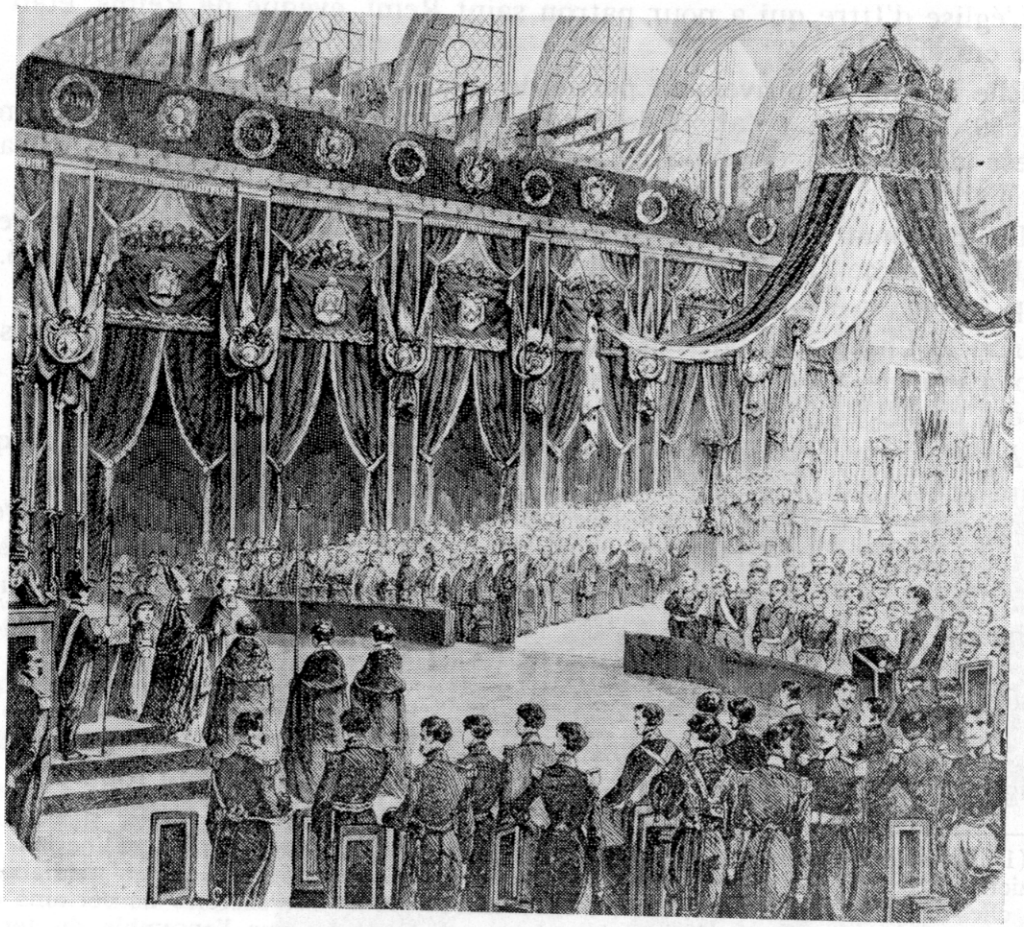
Le 26 septembre, il dut résigner son commandement entre les mains du Général Canrobert, vieil ami personnel et des Trazegnies. Il rédigea d'émouvants adieux à l'armée et fut transporté à bord du Berthollet, qui devait le ramener auprès de sa femme à Thérapia. Mais, le 27, plus aucun espoir n'était permis. Ses dernières paroles furent : « L'Empereur ! Louise ! Ma pauvre Louise !... » et il expira.

Le vaisseau en deuil s'arrêta à Beïcos, où il reçut une femme sanglotant sous ses voiles de crêpe. C'était la Maréchale de Saint-Arnaud, qui venait de refaire en désespérée le chemin déjà parcouru, quelques mois auparavant, avec son mari. Omer Pacha et Napoléon III lui écrivirent pour exprimer leur tristesse.

Cette mort causa en France une émotion profonde. Louis Veuillot écrivit : « Le héros de cette prodigieuse campagne a cessé de vivre... Qui eût pensé qu'un homme pût à ce point voir la mort et l'oublier ou plutôt lui commander d'attendre ? Il calculait ses approches, il sentait ses étreintes et à force de volonté il lui arrachait quelques jours, quelques heures. Quels jours et quelles heures ! Les jours de l'arrivée en Crimée, les heures de la bataille de l'Alma... Il s'arrêta aux portes de Sébastopol investi, au milieu de l'ennemi défait, comme s'il avait dit à la mort : « Maintenant tu peux venir ». Il meurt sous les regards du monde, frappant un de ces coups d'épée qui comptent dans la vie des empires : trois nations inclinent sur sa tombe leurs drapeaux reconnaissants et une quatrième, qui

croyait la veille encore dominer toutes les autres, se souviendra de lui au jour qui marque le déclin de ses destinées ».

Saint-Arnaud avait aussi indirectement donné à la Ville de Paris un Zouave bien connu des observateurs des crues de la Seine. Quinze jours plus tard, celui qui, s'il avait vécu, eût été nommé Duc de l'Alma, était enterré en grande cérémonie dans la crypte des Invalides, aux côtés de l'Empereur Napoléon Ier.



Les funérailles du Maréchal de Saint-Arnaud aux Invalides.

Marquis Olivier de TRAZEGNIES d'ITTRE.

NOTES SUR

L'ANCIENNE ÉGLISE D'ITTRE

L'INSTITUTION.

L'église d'Ittre qui a pour patron saint Remi, évêque de Reims, était une église entière (1).

Elle faisait primitivement partie du diocèse de Cambrai, doyenné de Hal. En 1559, lors de la création de nouveaux évêchés, elle fut comprise dans le diocèse de Namur, doyenné de Nivelles. Le Concordat (1801) la fit passer dans l'archevêché de Malines.

Le patronat de l'église d'Ittre appartenait autrefois au Chapitre de Nivelles, comme en témoignent des diplômes impériaux de 1059 et 1136.

En 1112, l'évêque de Cambrai comprend cette église parmi celles qu'il autorise le Chapitre à posséder sans y nommer de « personne ». Par la suite, la collation de la cure appartint aux seigneurs d'Ittre. Mais ce droit fut rapidement contesté par les seigneurs de Fauquez.

Au plus fort des « querelles », la transaction du 3 juillet 1634 décide qu'en ce qui concerne « *les bénéfices fondéz en laditte Eglise d'Ittre, le Curé et le Clercq seront conférés alternativement par lesdits deux seigneurs, après la mort du pasteur moderne (2)* ».

Après le Concordat, les nominations furent faites par l'archevêque de Malines.

LA FONDATION.

Suivant l'Abrégé de l'Origine de Notre-Dame d'Ittre (3) et un manuscrit rédigé par un des frères Launay (4), l'église d'Ittre aurait été fondée et bâtie

---

(1) Eglise-mère ou église de fondation. Les paroisses qui dépendaient d'une telle église voyaient parfois leur territoire démembré et on instituait alors des églises médianes divisées elles-même en quarte-chapelles. L'église-mère conservait l'exercice de certains droits, comme nommer les curés des filiales, donner le baptême sur l'ensemble du territoire primitif, percevoir la dîme, sonner les cloches la première, le droit des habitants du territoire entier de choisir l'église-mère pour lieu de sépulture.

(2) Actuel.

(3) La quatrième édition de cet opuscule qui est déjà cité par Le Roy remonte à 1789. Il ne subsiste que quelques exemplaires de la cinquième édition publiée chez Plon à Nivelles, en 1820, par les soins du curé Tricot.

(4) Les frères de Launay furent de célèbres faussaires au XVIIe siècle. Tous deux furent condamnés par le Conseil de Brabant et le plus jeune Jean fut même exécuté le 17 mai 1687. S'ils rédigèrent de nombreux volumes de fausses généalogies, il est permis d'imaginer qu'une recherche sur l'origine de l'église soit authentique, l'auteur n'ayant aucun intérêt à travestir la vérité. Les faits se rapportant au culte de Notre-Dame d'Ittre sont d'ailleurs confirmés par d'autres sources. Selon G. Pelgrims, l'auteur du manuscrit serait Pierre-Albert de Launay.

par Sigebert, troisième roi d'Austrasie, vers 642. Ce qui ferait remonter l'église avant la collégiale de Nivelles, au temps des premiers édifices religieux du pays.

L'église, ruinée par les Normands, fut rebâtie en 1140 par Etienne, seigneur du lieu.

Elle fut détruite ou dévastée quatre fois : en 1356 par le Comte de Flandre Louis de Maele, en 1489 par le Duc Albert de Saxe, en 1578 par le Prince Casimir et en 1580 par les Huguenots ou troupes calvinistes.

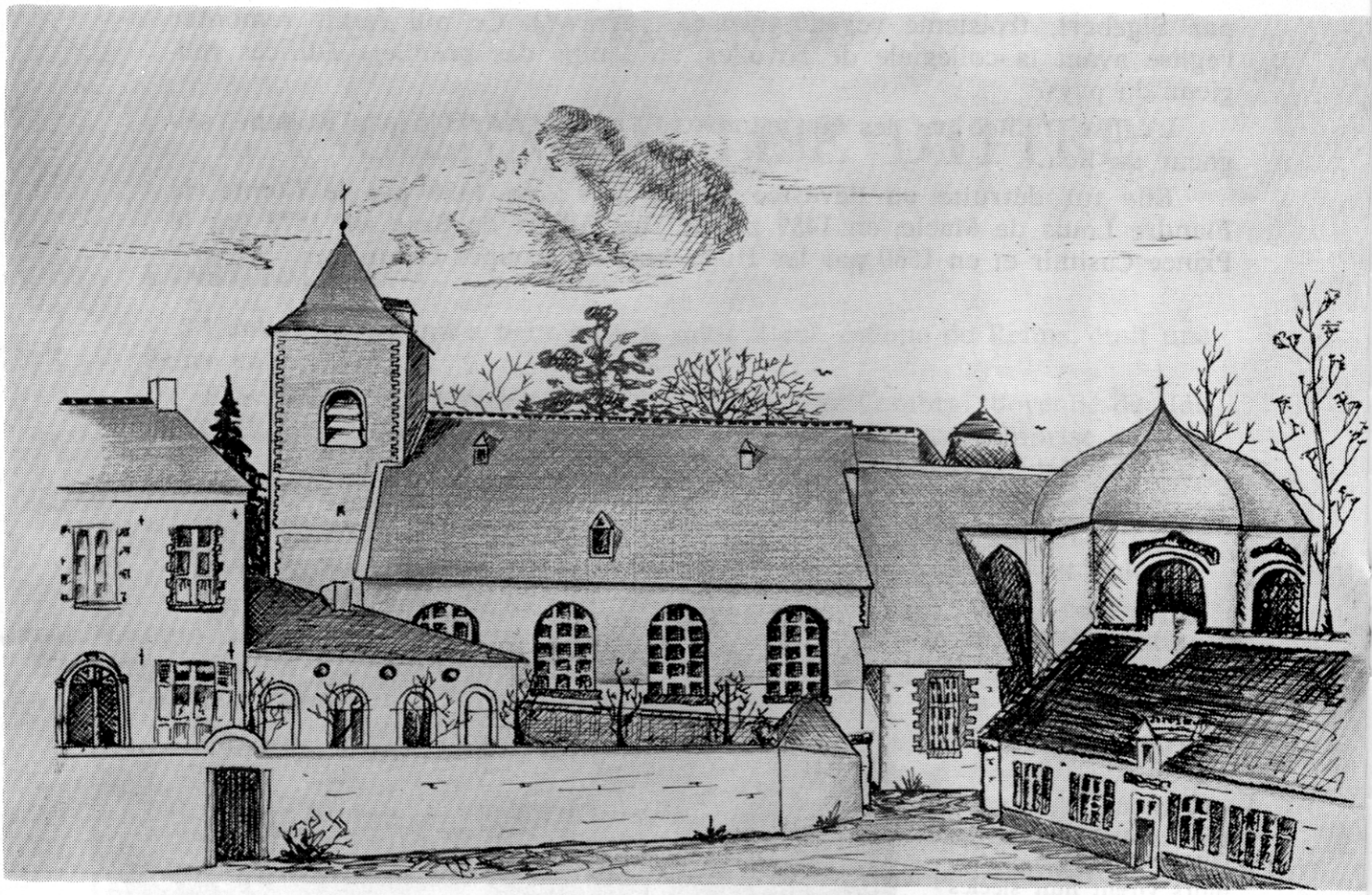


Une vénérable église de village dont certains murs virent huit siècles d'histoire...

Un pignon espagnol, un dôme octogonal à l'orientale, deux nefs bâties contre le vieux corps roman et les ogives gothiques, une tour XVIIIe enfin dans cette église originale, marquée par les étapes du temps...

A l'intérieur de cette église basse, entre les colonnes de pierre, les murmures des pèlerins de Notre-Dame se mêlent aux volutes d'encens de la dernière grand-messe...

Un monument où le charme et le pittoresque s'abritent sous la futaie, dans les reflets d'un soleil déclinant...



L'église vue de l'étang et de la rue des digues d'après une photographie de 1864. On aperçoit derrière la partie antérieure du chœur le sommet du donjon de l'ancien château démoli en 1875. Au-dessous la fenêtre gothique percée dans le mur roman.

Dessin de Catherine De Laey.

LA CONSTRUCTION.

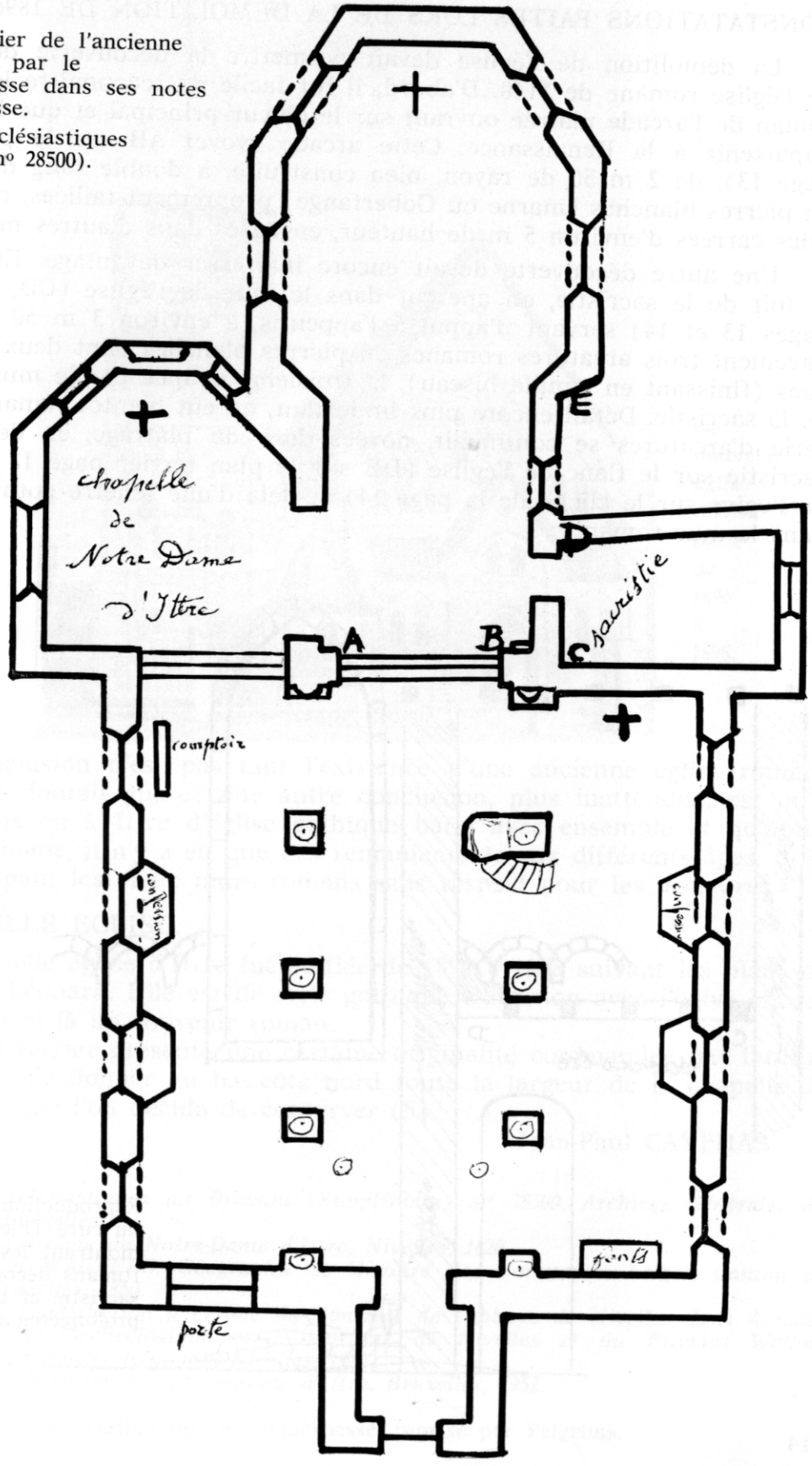
L'église se compose de parties élevées à différentes époques. Le paragraphe suivant montrera que plusieurs éléments de l'église romane de 1140 furent retrouvés lors de la démolition de 1896.

C'est en 1371 qu'Etienne d'Ittre et Englebert d'Enghien font bâtir la chapelle de Notre-Dame d'Ittre. Celle-ci sera reconstruite en 1590 après les guerres de religion et restaurée en 1651.

Le chœur de l'église comprenait une partie antérieure fort ancienne et une partie postérieure qui se terminait par une abside à trois pans et surmontée d'un toit octogonal en forme de dôme. Cette partie du chœur fut construite par Philippe-Ignace de Rifflart, seigneur d'Ittre de 1657 à 1674 et restaurée en 1821 par Charles-Maximilien de Trazegnies.

C'est en 1760 que sont bâties les nefs. La date figurait dans le plâtre du plafond de la grande nef. La tour est élevée en 1762 sur injonction du Conseil de Brabant.

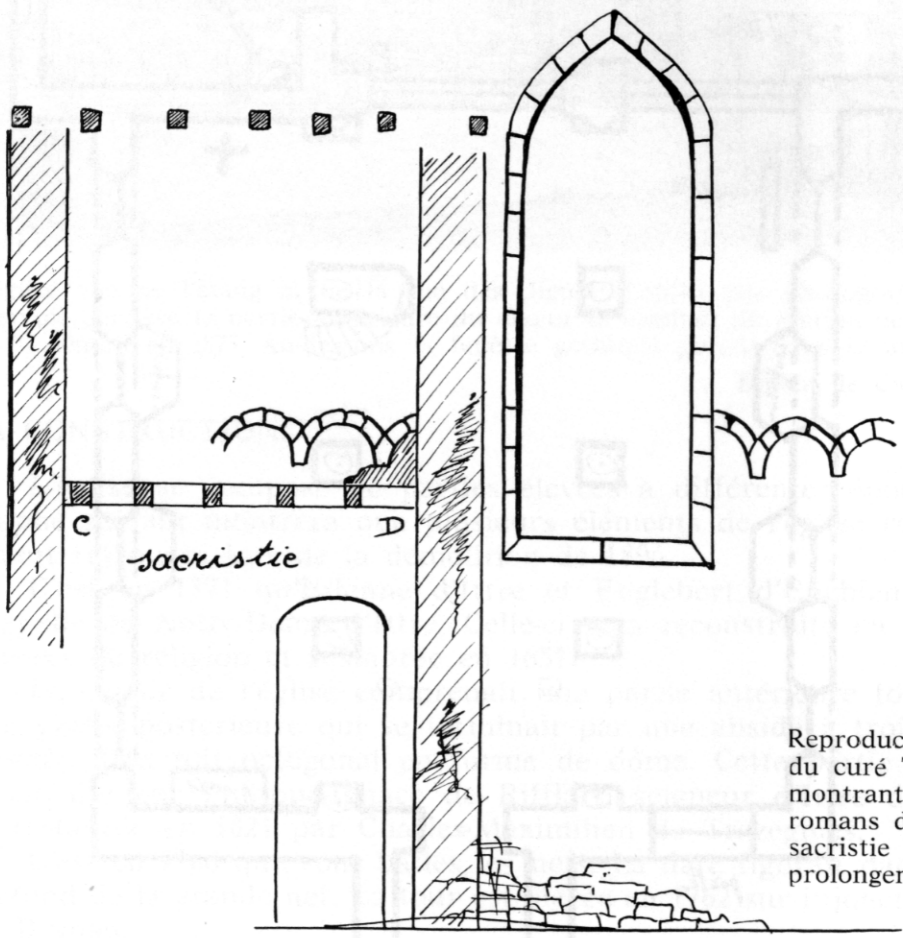
Le plan terrier de l'ancienne église dressé par le curé Thiernesse dans ses notes sur la paroisse.
(Archives Ecclésiastiques du Brabant nº 28500).



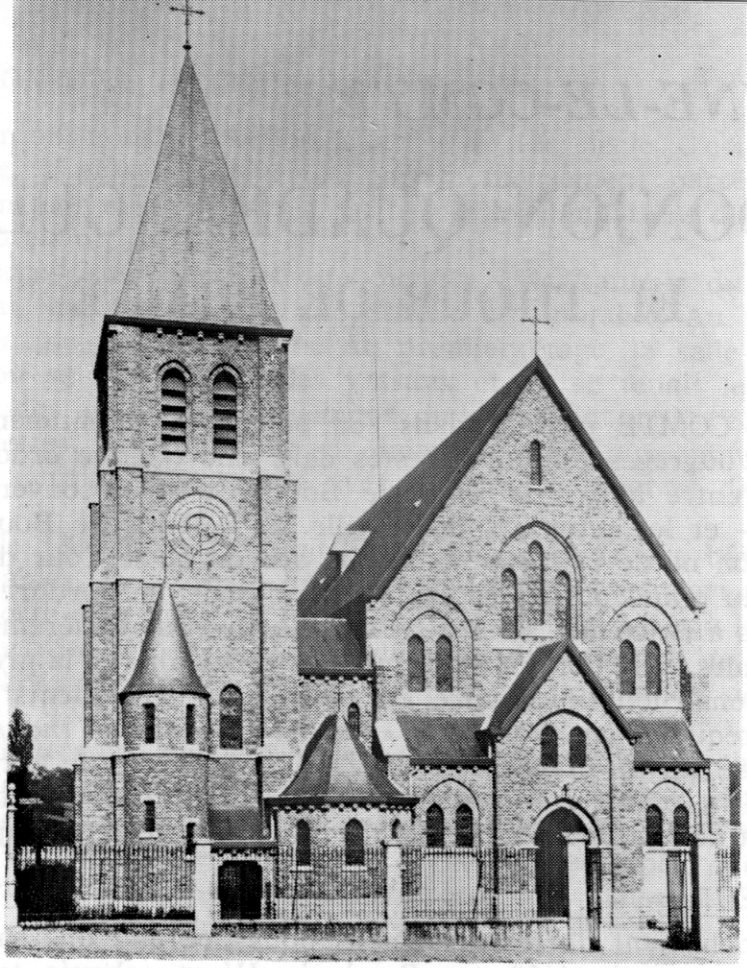
CONSTATATIONS FAITES LORS DE LA DEMOLITION DE 1896 (5).

La démolition de l'église devait permettre la découverte des vestiges de l'église romane de 1140. D'abord, il fut facile de reconnaître le caractère roman de l'arcade plâtrée ouvrant sur le chœur principal et que l'on croyait appartenir à la Renaissance. Cette arcade (voyez AB sur le plan terrier page 13), de 2 m 50 de rayon, bien construite, à double rang de claveaux, en pierres blanches (marne ou Gobertange) proprement taillées, reposait sur piles carrées d'environ 5 m de hauteur, engagées dans d'autres maçonneries.

Une autre découverte devait encore intéresser davantage. En défaisant le toit de la sacristie, on aperçut dans le mur de l'église (CD, clichés des pages 13 et 14) servant d'appui à l'appentis, à environ 3 m 50 de l'ancien pavement trois arcatures romanes en pierres blanches dont deux bien dessinées (finissant en simple biseau), la troisième coupée par le mur de retour de la sacristie. Détail encore plus important, on eut bientôt remarqué que la série d'arcatures se continuait, noyées dans du plâtrage, en dehors de la sacristie sur le flanc de l'église (DE sur le plan terrier page 13 et à droite de l'ogive sur le cliché de la page 14) au-delà d'une fenêtre gothique percée dans le mur roman.



Reproduction d'un dessin du curé Thiernesse montrant les vestiges romans découverts dans la sacristie et dans le prolongement de celle-ci.



La nouvelle église d'Ittre bâtie de 1896 à 1898.

La conclusion n'est pas tant l'existence d'une ancienne église romane dont on ne doutait guère; une autre conclusion, plus inattendue, est qu'il n'y a jamais eu à Ittre d'église gothique bâtie avec ensemble et qu'après l'époque romane, il n'y a eu que des remaniements aux différents âges, utilisant, découpant les vieux murs romans sans respect pour les arcatures.

LA NOUVELLE EGLISE.

La nouvelle église d'Ittre fut édifiée de 1896 à 1898 suivant les plans de l'architecte Léonard. Elle est de style gothique transition avec l'ogive encore timide et çà et là un souvenir roman.

Le plan terrier présente une certaine originalité commandée par l'utilité qu'il y avait de donner au bas-côté nord toute la largeur de la chapelle de Notre-Dame que l'on décida de conserver (5).

Jean-Paul CAYPHAS.

SOURCES.

— *Archives Ecclésiastiques du Brabant (Supplément), n° 28500, Archives Générales du Royaume, Bruxelles.*
— *Abrégé de l'Origine de Notre-Dame d'Ittre, Nivelles, 1820.*
— *TARLIER et WAUTERS, Géographie et Histoire des Communes belges, Canton de Nivelles, Bruxelles, 1860.*
— *DELANNE, Contribution à l'étude du domaine de l'abbaye de Nivelles dans Annales de la Société Archéologique et Folklorique de Nivelles et du Brabant Wallon, Tome XIII, première livraison, Nivelles, 1942.*
— *PELGRIMS, Histoire de la Commune d'Ittre, Bruxelles, 1952.*

(5) D'après une relation du curé Thiernesse, reprise par Pelgrims.

A BRAINE-LE-COMTE

UN DONJON QUADRANGULAIRE

" EL THOUR DE BRAINE "

BRAINE-LE COMTE possède dans son patrimoine monumental plusieurs vestiges d'ouvrages militaires restés dans une relative ordonnance originelle. Citons entre autres la Tour de Bourbecq — découverte et décrite récemment — et les remparts de la ville. Si la Tour de Bourbecq est un bel exemple, on ne devrait pas ignorer le donjon ou la Tour de Braine.

En face du grand portail de l'église paroissiale, en bordure de la Grand-route de Mons à Bruxelles, subsistent la base, presque entièrement conservée et quelques murs, d'un donjon de forme quadrangulaire de la première « génération » de construction militaire en pierre. Les documents d'archives le renseignent fréquemment comme le « *Castiel c'on dist le thour de Braine* ». L'édifice repose sur un massif de rocher, dans un jardin de la rue d'Enghien, jadis rue des Fauconniers, à l'extrémité de la propriété du Notaire Lecomte. Sa hauteur est de 6 m 20 au-dessus du jardin et de 8 m 60 par rapport à la rue.

LE FONDATEUR.

Le rapprochement de textes anciens nous apprend que sa construction fut entamée peu après 1150 par Baudouin IV et achevée trente-cinq ans plus tard par son fils et successeur le comte de Hainaut, Baudouin V.

La source la plus proche de l'événement est le « *Chronicon Hanoniense* » de Gislebert de Mons. Notaire, puis chancelier du comte de Hainaut Baudouin V de 1178 à 1195, il acheva la rédaction de son récit en 1196.

Tout porte à croire que le souvenir des fortifications établies à cet endroit par les stratèges carolingiens attirèrent l'attention de Baudouin IV sur cet emplacement hautement favorable à l'établissement d'une tour de défense. Baudouin IV n'en était d'ailleurs pas à sa première expérience, lui qui avait déjà fortifié plusieurs bourgs dont Binche, Mons, le Quesnoy, Bouchain et Raismes.

La tour est représentée sur un plan manuscrit de Braine-le-Comte, dressé vers 1555 par Jacobs van Deventer, plan que détient actuellement la Bibliothèque Albert I[er] à Bruxelles.

LE DONJON — TERMINOLOGIE.

Le mot « donjon » dérive de « *dunio* » qui signifiait la motte artificielle sur laquelle on se fortifiait, puis la tour — en bois — élevée dessus.

Le terme « donjon » est indifféremment employé dans deux sens : une tour en pierre, élément principal et souvent unique d'une place forte du début du Moyen-Age (12e siècle), la tour la plus élevée ou la plus forte d'un château-fort à partir du 13e siècle.

DESCRIPTION D'EL TOUR DE BRAINE.

Représentons-nous ce donjon à la fin du 12e siècle. C'est une tour massive cubique, à plusieurs niveaux, parcimonieusement percée d'ouvertures, construite en pierres de l'endroit, où habite le mandataire du comte de Hainaut : le châtelain.

Pour l'accès, une porte étroite ouverte à la hauteur du premier étage communiquait avec le sol par une échelle escamotable. Au rez-de-chaussée, le cellier aveugle avec son puits. Au premier étage, la salle d'armes, pièce principale, où se réunissaient les vassaux et où se tenait le tribunal avec, partagé par des tentures le logement du châtelain et, à l'écart, un réduit pour les toilettes. Les autres étages étaient réservés aux enfants, aux domestiques et le dernier aux soldats avec terrasse de guet et de défense et le colombier.

Durant le 13e siècle, l'habitat fut transféré dans des bâtiments voisins plus confortables. Des fortifications secondaires — rempart, tours — s'élevèrent, en pierre elles aussi, et furent de plus en plus aptes à la protection de l'ensemble fortifié. Le donjon devint alors un ultime réduit de défense ou son élément le plus dur, tout en gardant un rôle symbolique de siège du pouvoir comtal.

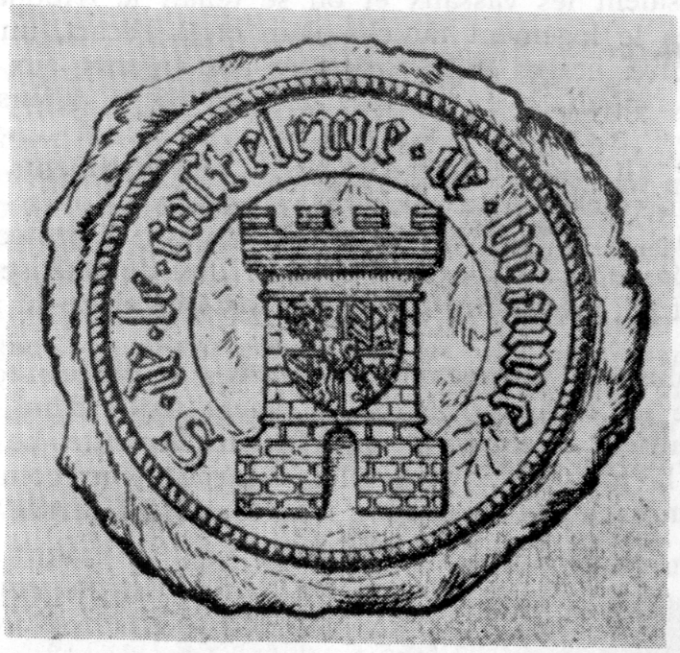
Comme l'attestent plusieurs fragments de murailles, le château-fort couvrait sans doute au 13e siècle le terrain où se voient aujourd'hui, l'église paroissiale, le parc, la cure et l'habitation de Monsieur Lecomte. Le donjon en occupait l'extrémité la plus haute et la plus escarpée pour commander non seulement les défenses de la forteresse mais aussi les terres vers le Brabant.



Ce qui subsiste actuellement du « *castiel c'on dist le thour de Braine* ».

Au pied du donjon, un puits creusé dans le roc donne toujours de l'eau en abondance. D'après certaines informations, il mesurerait quinze mètres de profondeur et s'alimenterait à une nappe souterraine.

A quelques mètres au-dessus du sol, s'ouvrent en face l'une de l'autre deux hautes excavations donnant sans doute accès à des galeries, voies secrètes d'évasion en cas de siège. Cette conjecture est corroborée dans une certaine mesure par une tradition populaire qui affirme l'existence d'une galerie souterraine allant de la demeure du Notaire Lecomte à la ferme du Plouy, sur la route de Petit-Rœulx.



les sceaux de Braine-le-Comte reproduisent le monument le plus caractéristique de la ville.

EVOLUTION DU DONJON.

En 1150, aux termes d'un échange, Baudouin IV acquit du chapitre montois de Sainte-Waudru le village de Braine-la-Wilhote. Cet « Alleu » formait, à son extrémité vers le Brabant, un escarpement rocheux dont le pied plongeait dans de larges étangs et qui fut considéré de tout temps comme un point stratégique de réelle importance.

Pour se défendre au besoin contre les trop turbulents Brabançons, le dynaste hennuyer commença à cet endroit la construction d'un mur d'enceinte flanqué d'un donjon. Son fils, Baudouin V, en augmenta par la suite la hauteur et fit voûter la partie supérieure. C'est à cette époque que le nom de Braine-le-Comte se substitua à celui de la Wilhote.

La tour servit pendant la guerre de Lembeke (1183) et joua encore un rôle actif dans la défense du Hainaut en 1189 lorsque la garnison de Braine-le-Comte défit les Brabançons venus par surprise.

Bien qu'il faille attendre deux siècles pour trouver dans les archives de nouvelles mentions sur le donjon, on peut affirmer qu'il fut, lui aussi, reconverti en prison. Les comptes du domaine et de la châtellenie de Braine-le-Comte contiennent suffisamment d'éléments pour suivre l'histoire du donjon pendant plusieurs siècles.

Ainsi sait-on qu'« *el Tour* » fut recouverte d'ardoises en 1368 et que, en 1414, divers travaux y furent exécutés, comme le percement des trois portes encore visibles aujourd'hui. A la fin du 16e siècle, autre époque de grands travaux, la tour défendait la porte de Bruxelles et la demeure du châtelain, dite « Maison du Roi ».

L'auteur des « Délices des Pays-Bas » (1720) note que la tour était toujours intacte en 1677 lorsque le duc de Villa Hermosa, gouverneur général des Pays-Bas, de passage à Braine-le-Comte avec l'armée d'Espagne, la fit sauter de crainte que les Français ne s'y retirent. En avril 1690, par ordre du Magistrat brainois, une grande quantité de pierres fut retirée des ruines pour construire un corps de garde près de la halle. En fait, depuis le début du 17e siècle, les fortifications désaffectées avaient perdu toute valeur défensive.

Par acte du 3 mai 1763, le duc d'Arenberg, seigneur de Braine, vendit à la congrégation de Saint-François de Sales la maison dite « *La Cour* », la « *vièle Tour* », les jardins et édifices y attenant, se réservant le droit de faire enlever des pierres de la tour « *pour les employer où il trouvera bon* ». A notre intention et pour les générations futures, le Cercle Archéologique du Canton de Soignies fit placer en 1931, sur les vestiges de ce lointain passé, une plaque de pierre rappelant la construction, à cet endroit, d'« *el Tour* » et de l'habitation du châtelain.

LE BERCEAU DE BRAINE-LE-COMTE.

Si Baudouin IV acquit ce morceau de terre brainoise et y planta un donjon ce fut sans doute pour asseoir sur le pays son autorité de comte de Hainaut. Un châtelain et un receveur s'y installèrent de toute évidence et, à cette époque troublée, imposèrent la paix par les armes, la justice et l'administration.

Le donjon de Braine a donc donné naissance à une châtellenie, à un domaine mais surtout à une agglomération nouvelle. Un acte de Baudouin V du 8 décembre 1195 qualifie en effet la cité de « *burgo* » et la distingue de la « *villa* » seconde zone régie par le chapitre de Sainte-Waudru. Sur ce site compris entre l'église paroissiale et la Grand-place actuelle, un centre nouveau va se développer. Il réduira à l'état de faubourg la « *Franchise* », c'est-à-dire la partie habitée avant 1150 dans le quartier de la Vieille Chaussée. Cependant, la vie urbaine n'y prendra vraiment son essor qu'au début du 14e siècle pour devenir rapidement la « *Bonne Ville* » de Braine-le-Comte. Aussi peut-on déduire que ce monument est un des phénomènes fondamentaux de l'histoire et de l'archéologie locale.

Pour preuve, les échevins, la cure et le châtelain tinrent à reproduire sur leurs cachets le monument le plus caractéristique de la ville. En effet, la tour qui se retrouve depuis toujours sur les sceaux de la commune, de la cure et de la châtellenie est en fait la reproduction du donjon de Baudouin IV. Aujourd'hui encore, les armoiries de la ville en perpétuent le souvenir.

Pierre VANDENHOUTE.

BIBLIOGRAPHIE.

C. Dujardin, J.-B. Croquet et P. Bourdeau : La Paroisse de Braine-le-Comte. - Souvenirs historiques et religieux. Braine-le-Comte, 1889.

C. Dujardin et J.-B. Croquet : Glossaire toponymique de la ville de Braine-le-Comte. Braine-le-Comte, 1894.

Cl. Monnier : La Forteresse de Braine-le-Comte. Mons, 1867.

Ed. Rustin : Braine-le-Comte. Guide illustré à l'usage des touristes. Braine-le-Comte, 1975.



BRAINE-LE-COMTE

Les armes de la ville ou « *le thour de Braine* » vers 1600.

Photogravure du Nord, 1030 Bruxelles
Imprimeries HAVAUX (S.P.R.L), 1400 Nivelles

Albums de Croy de Vienne.
Cod. Min. 50, VI, f° 6.
Bibliothèque Nationale d'Autriche.